

DU MÊME AUTEUR

ALIETTE ARMEL

MARGUERITE DURAS ET L'AUTOBIOGRAPHIE,
Castor Astral, 1990, réédition 1996

MICHEL LEIRIS, Fayard, 1997

MARGUERITE DURAS : LES TROIS LIEUX DE L'ÉCRIT,
Christian Pirot, coll. « Maisons d'écrivain », 1998

L'ENFANT ABANDONNÉ, Copenhague, Kaleïdoscope,
coll. Fiction française, 1998

LES ITINÉRAIRES DE MICHEL RAGON, Albin Michel, 1999

ANTIGONE (dir.), Autrement, coll. « Figures Mythiques », 1999

SYLVIE, Zulma, coll. « Les prénoms de Zulma », 2001

LE VOYAGE DE BILQÎS, Autrement, 2002

LE DISPARU DE SALONIQUE, Le Passage, 2005

LE PIANISTE DE TRIESTE

roman

www.lepassage-editions.fr



LEPASSAGE

Les sages se délectent avec la musique et elle pourrait être utilisée pour améliorer le peuple. La musique exerce une telle influence sur l'homme qu'elle parvient à changer ses habitudes; c'est pourquoi les anciens rois insistaient pour que la musique soit enseignée dans les écoles.

Le plus élevé des styles de musique est le plus simple, l'élégance suprême est une simplicité sans prétentions.

Confucius

Conception graphique : ateliersJeanGrisoni
Photographie de couverture : © Stéphanie Lacombe

© Le Passage Paris-New York Editions, 2008

PARFOIS J'AI PEUR DE LA MUSIQUE

Parfois, j'ai peur de la musique, de toutes les musiques. Pas seulement des chansons de Nicola ou du piano de Guido Turatti. De tout ce qui résonne, à l'intérieur comme à l'extérieur de mon appartement. Le silence m'opprime, le moindre bruit m'agresse : le chant des oiseaux, le vrombissement d'une voiture manœuvrant sous mes fenêtres, le martèlement rythmé des canalisations d'eau ou le calme bruissement d'une conversation entre deux passants. Tout me fait mal. Mon mal-être me fait honte, et plus encore mon impuissance à le lever : si j'allais jusqu'à ma chaîne stéréo pour dresser Schubert, Marianne Faithfull ou les chants du Radjasthan contre le vide, je resterais étrangère à leurs appels vers l'apaisement ou la révolte, la simplicité ou la grandeur, et mon incapacité à entrer avec eux dans l'enchantement ou le chaos du monde renforcerait cette souffrance intérieure qui me met hors d'atteinte, me sépare de tout, même de la musique. Je ne suis plus que rupture et déchirement. Encore une fois abandonnée.

Nicola est parti et m'a interdit de le rejoindre.

Ma douleur ne ressemble à aucune autre. Personne avant moi n'a éprouvé cette sensation d'étouffement, de barre contractant l'estomac, de tête enserrée dans l'étau du ressassement. La conviction d'être unique dans mon malheur est mon dernier rempart. Aucune parole de réconfort ne peut m'atteindre. Pas même une de celles que j'adresse aux auditeurs de mon émission sur France Culture. Il y a trois jours à peine, je leur ai fait entendre un *Chant nocturne du voyageur* de Schubert sur des vers de Goethe : « Attends seulement, bientôt toi aussi tu seras silencieux. » « Le silence est annoncé, ai-je commenté, celui qui suivra le chant poussé au-delà de la fatigue. Mais le poème de Goethe survit, porté par la mélodie de Schubert, et Dietrich Fischer-Dieskau chante encore. L'espoir demeure au-delà du désespoir. » Je croyais cet espoir indestructible au moment où je l'ai proclamé. Mais trois jours plus tard, je me retrouve écrasée par le silence. Comme un dur retour des choses. L'expiation d'une faute : celle d'avoir cru ?

J'aimais et j'étais aimée. Plus rien ne pouvait m'atteindre, enfin promise à un destin longtemps rêvé. Après tant de tentatives pour envisager la possibilité d'un couple, un homme s'engageait avec moi sur un projet commun. Cette émission était la dernière avant une absence de plusieurs semaines. Je partais accompagner en Palestine mon ami, le musicien Nicola Bassano, et son complice, le poète Stefano Boccardi. Magnétophone à la main, j'allais participer à leur entreprise, déjà mise en œuvre à Sarajevo ou à Belfast. Dans les pays en guerre, ils suscitaient des rencontres autour de la musique,

entre hommes et femmes des camps opposés. « Face à l'irrationnel, l'utopie devient réaliste ! L'utopie a encore un avenir, et l'homme avec elle ! lançaient-ils à qui s'insurgeait contre l'inutilité de leur prise de risque. La musique a un pouvoir. Elle crée des liens entre ceux qui la pratiquent ensemble. »

À soixante ans de distance, leurs convictions font écho à celles de Guido Turatti, dont la voix me guide depuis l'enfance. Trois temps rythmaient selon lui le travail du musicien : « laisser venir à soi par l'acharnement de la répétition, célébrer, transmettre ». Il s'était mis à l'écart de la transmission directe dès la fin des années 30. Il refusait tous les concerts, convaincu de l'efficace de la musique mais aussi du pouvoir de l'homme à la pervertir.

« Pourquoi j'ai refusé de jouer en public pendant la guerre ? avait-il répondu à une présentatrice de la Radio Nationale venue l'interroger dans son refuge breton en 1946. C'était pour ne pas faire allégeance aux chefs des partis, toujours au premier rang dans les concerts. Je ne voulais pas être un instrument de leur pouvoir en rassemblant autour d'eux la sensibilité des spectateurs emportés par les affirmations de Beethoven ou les doutes de Schubert : tout homme, même le plus pervers, appartient au même genre humain que Beethoven ou Schubert. Ce n'est pas la musique qui échoue à rendre l'homme meilleur. C'est l'homme qui détourne abusivement les effets de ses propres créations. La musique est un puissant facteur de cohésion : celle de l'orchestre autour de son chef mais aussi celle des spectateurs

qui fusionnent autour d'elle. Les chefs de bande qui ont confisqué l'Italie et l'Allemagne utilisaient la musique pour porter leurs convictions. Je l'aurais salie en me faisant le complice de cette perversion. »

Nicola et Stefano, eux, dressent le rempart de la musique contre la perversion de la guerre. Ils ne prétendent pas ramener la paix mais aider des individus à rester debout, à préserver leur part d'humanité au milieu du pire. À Jérusalem et à Ramallah, ils vont écrire des chansons avec des Israéliens et des Palestiniens avant de les réunir dans un même concert. À leurs côtés, j'aurais pu rassembler les matériaux d'une émission témoignant de cette expérience vécue en direct. Pour une fois, je ne serais pas restée au bord de la route. J'aurais abandonné ce rôle d'intellectuelle concernée par les articles du *Monde* ou de *Libération* où je trouve plus de mauvaise conscience que de bonne.

L'énergie nécessaire à ce changement d'emploi, je la puisais dans la force de ma relation avec Nicola. L'émission terminée au son d'un autre *lied* de Schubert, j'ai couru le retrouver chez moi. C'était sa dernière visite avant son départ précédant de quelques jours le mien. Rapidement, nous nous sommes retrouvés dans le lit pour célébrer ce que je croyais être les prémices d'une aventure vécue en commun alors qu'il s'agissait d'une séparation dont le terme n'était pas fixé. Je cherchais encore sa chaleur quand il m'a annoncé la nouvelle, d'une voix presque sans timbre, pour une fois dépouillée de tout accent :

– Tu ne prends pas l'avion pour Tel-Aviv, je ne t'y attendrai pas.

J'ai commencé par ne pas y croire. Malgré sa simplicité, sa phrase ne parvenait pas à faire sens. M'abandonner ainsi et attendre le dernier moment pour me l'avouer. S'enfuir, après une étreinte qu'il savait être la dernière! Non, ce n'était pas possible! Pas lui, non pas lui!

– Ce n'est pas une fin. Au contraire! a-t-il prétendu en enfilant ses vêtements pour courir à l'aéroport, laissant sans réponse un geste que son indifférence rendait dérisoire : je tendais hors des draps une main vers celui qui, déjà, n'était plus là, mendiant une présence qu'il me refusait avant même d'être parti.

Par moments restés pour moi imprévisibles, il se transformait ainsi en homme dur, fermé sur des positions qu'il prétendait intangibles. Un mur se dressait entre nous contre lequel j'avais la sensation physique de me heurter.

– C'est ton intrusion dans mon travail avec Stefano qui aurait amené la fin. Nous nous reverrons après mon retour dans quelques semaines. Tu vas réfléchir. Et tu comprendras, j'en suis sûr!

Comprendre quoi? Qu'avais-je à faire de ses théories sur l'impossibilité de la rencontre entre l'homme et la femme au-delà de moments intenses parce que éphémères? Quant à ses reproches, ils me brûlaient par leur injustice. Je lui aurais imposé ma venue en Palestine! Malgré ses tentatives pour me faire changer d'avis, je me serais obstinée dans un projet visant à transformer leur entreprise en cet « humanitaire spectacle » dont Stefano et lui avaient horreur.

– Nos préoccupations de travail sont différentes. Pourquoi veux-tu à tout prix les confondre? Le point de vue de ton émission est beaucoup trop personnel. Libre à toi de participer à cette inflation du « je » dans laquelle l'Occident s'enferme! Nous ne pouvons être mêlés à cette foire. Stefano s'y refuse, autant et même plus que moi. Ce sont des habitants du lieu dont il faut parler : ces gens des deux camps qui restent sur place après avoir posé des actes de paix. Ils sont perçus comme des provocateurs par ceux qui ont intérêt à la poursuite de la guerre. Ce sont eux qui prennent un risque, pas nous! Nous en avons tellement discuté! Pourquoi n'as-tu rien voulu entendre? J'ai respecté ton rêve pour ne pas te faire de mal et tu me contrains à jouer un rôle de censeur que je déteste!

Toute polémique me semblait vaine et je refusais de m'abaisser à des arguments du style : « Vous ne voulez pas parler à la radio. Mais que faisiez-vous encore à l'émission de Ghislaine Amyot la semaine dernière? » J'ai plutôt tenté d'atteindre Nicola avec un raisonnement me permettant de retrouver le ton ordinaire de nos échanges, même si je ne reconnaissais pas ma voix, aussi irréaliste que cette scène qui appartenait sûrement à un mauvais rêve.

– Dans mon émission, je cherche justement à donner la parole à ceux que les médias négligent.

« Justement! » Nous aimions nous renvoyer cet adjectif, nous interpeller mutuellement au nom de la justice et de la justesse qui ne coïncident pas toujours, et d'un juste dont nous partageons la définition, même si nos chemins pour y parvenir

parfois différent. Il n'a pas rebondi, il ne s'est pas emparé à son tour de notre adjectif fétiche. Les larmes, alors, m'ont envahies : depuis l'enfance, c'est ma seule réaction, instinctive, à toute situation qui me semble insurmontable.

– Pleure si tu en as besoin, si ça te soulage, m'a-t-il dit en guise d'adieu. Pleure puisque c'est ton arme. Tes larmes sont belles, laisse les couler et suis leurs traces jusqu'à la mer.

Et il s'est mis à fredonner une de ses chansons parmi mes préférées : « *Lascia il pianto che non si asciuga andare al mare*¹. »

J'étais roulée en boule dans le lit, repliée sur ma douleur, ce coup violent qu'il me semblait avoir reçu au creux de l'estomac. Je n'arrivais pas à comprendre comment il avait pu, sans rien dire, me laisser poursuivre de longues démarches, pour mon visa par exemple. Certes, il avait refusé de m'aider, mais j'avais pris ce refus pour une mise à l'épreuve de mes capacités à survivre aux tracasseries administratives, constantes là où nous allions. Mes pensées défilaient comme les vents tourbillonnants d'un cyclone. Et pourtant, sa voix un peu rauque, cassée à coups de bouteilles partagées avec ses copains dans la fumée des cigarettes, m'a à nouveau prise au piège de sa douceur cachée sous sa rugosité. Elle m'avait séduite à l'instant où elle s'était adressée à moi, dans le restaurant de notre rencontre. Elle semblait toujours murmurer une confidence, en suivant, comme essoufflée, le rythme de sa guitare.

J'ai entendu la porte d'entrée s'ouvrir mais pas se refermer. Il hésitait! J'ai retenu mon souffle, mes larmes se sont arrêtées,

prêtes à se transformer en rires. Il m'a alors lancé, sans revenir jusqu'à la chambre :

– Ne te trompe pas sur toi-même. Ramallah n'est pas ton chemin. Tu as une autre route à prendre : suis le cours de tes larmes jusqu'à la mer. Comme dans ma chanson.

Cette fois, la porte de l'appartement a claqué. Pour qui se prenait-il tout à coup ? Un gourou ? Ses chansons deviendraient des guides existentiels ? La colère atténuait à peine ma souffrance. Les sanglots me secouaient, bruyamment, par salves. Je criais : « Non, non, pas lui, non. » Je cherchais, frénétiquement, parmi les CD posés sur ma table de nuit. J'ai attrapé *Marcheurs dans les villes*, le disque conçu, répété, enregistré, mixé pendant que ma vie se désorganisait dans l'attente de ses coups de fil, de ses rendez-vous fixés au dernier moment, de ses brefs passages dans mon appartement, de nos conversations, de nos moments de complicité dans un bar autour d'un verre de vin, ou au creux d'un lit, ou devant un des paysages de mer ou de montagne découverts ensemble, au lendemain d'un de ses concerts à travers l'Europe. Je me raccrochais à la réalité de ces instants, qui n'étaient pas encore des souvenirs. Son départ ne suffisait pas à les anéantir. Le disque courait en boucle sur la platine. À intervalles réguliers revenait la phrase qu'il m'avait donnée comme viatique : « *Lascia il pianto che non si asciuga andare al mare.* » Et je suivais, en pensée puis sur Internet, sa progression vers la Palestine : son trajet en taxi à travers le Paris du petit matin ; son bref arrêt chez lui, pour prendre ses bagages ; son arrivée à Roissy et les longues

attentes au guichet d'enregistrement, aux contrôles de sécurité et de police ; le premier décollage, le passage des Alpes, l'arrivée à Milan et ses retrouvailles avec Stefano. Je montais avec eux dans l'avion pour Tel-Aviv. Je traversais la Méditerranée au son de sa musique pendant que sur son baladeur, il écoutait – j'en étais sûre – les derniers enregistrements de ses amis du Moyen-Orient.

À l'atterrissage à Tel-Aviv, je les ai perdus. « Vol AZ 812 E arrivé ». L'information restait figée sur l'écran de l'ordinateur. « Heure locale, 3 h 45 + 1 jour ». Ce « + 1 jour » constituait une barrière infranchissable : son temps n'était pas encore le mien. Je n'étais plus pour lui qu'un hier, vouée à l'imparfait. Mon présent, c'était ce disque qui tournait, le rythme de la chanson qui résonnait. Le court appel de la trompette secouait ma langueur. Il allait de l'avant, je tentais de le suivre : vers où nous dirigeons-nous ? Il était parti sur la pointe des pieds comme à la fin de ses chansons, lorsque les cordes reprennent le thème, l'affirment pour mieux le diluer dans la douceur de phrases restant en suspens. « *La vita non aspetta, la vita... la, la, la, la²...* » La contrebasse, le violon et le violoncelle s'évanouissaient, disparaissaient tour à tour. La clarinette faisait entendre une dernière reprise comme un écho à sa voix, près de la porte d'entrée : « Tu as une autre route à prendre : suis le cours de tes larmes jusqu'à la mer... » Au petit matin, je me suis retrouvée seule, face au silence, incapable d'appuyer une nouvelle fois sur le bouton « marche » de la télécommande, plongée dans cet état où la musique me fait peur.

LE CONCERT

Le jour s'est confondu avec la nuit, rien ne permettait plus de mesurer le temps : les diodes des appareils indiquant l'heure en de multiples endroits de mon appartement dessinaient des chiffres qui ne faisaient plus sens. J'étais enfermée dans un monde de larmes et de cris, entourée de bruits agressifs venus de la rue ou du reste de l'immeuble, submergée de souvenirs sans cesse interrompus par le rappel lancinant d'une réalité cruelle, lame aiguisée, tranchante de tous côtés, sans rien pour la saisir : il ne veut plus de moi, il me laisse au bord du chemin. C'est la pire chose qu'il pouvait faire, et il le sait : je ne pourrai lui pardonner cet abandon. Nous ne connaissons plus ces instants de complicité, ces sensations si fortes que la seule présence de l'un provoquait chez l'autre. Depuis que je le connaissais, ma vie avait basculé : il était le point d'ancrage, ce vers quoi tout revenait. Je n'agissais plus que pour partager avec lui l'enthousiasme d'une rencontre ou calmer mes colères à ses plaisanteries. Comment affronter sans lui l'émotion de ce moment où la lumière s'éteint dans une salle de concert, juste avant que la première note retentisse ?

La première fois que je l'ai vu, il entrait sur scène. Ses musiciens étaient déjà en place. L'intensité du court silence précédant l'instant où il a lancé la musique m'a bouleversée : ce saisissement, cette tension de tout le corps sont désormais liés à sa présence, sur scène ou à mes côtés, lorsque c'est un autre que nous écoutons ensemble. Si tout cela n'existe plus, à quoi bon me lever, sortir de chez moi. Et nos conversations ! Comment m'en passer ? Nos dialogues aux sujets souvent imprévisibles, depuis ce premier jour ou plutôt ce premier soir...

Ghislaine Amyot, productrice du *Carrefour des livres*, avait voulu m'entraîner à ce concert. Elle ne supporte pas que la seconde place à laquelle ses invitations lui donnent « droit » reste vide. Son mari était en déplacement, et son fils adolescent ne supportait plus « les plans de maman ». J'avais hésité. Je restais insensible à l'argument : « Stefano Boccardi sera là. » Ghislaine le considérait comme un des poètes italiens les plus intéressants du moment.

– Je ne suis pas une fervente de la chanson à textes, quelle que soit sa qualité poétique, avais-je déclaré.

– Non, non, tu n'as rien compris. Ce n'est pas Stefano qui écrit les chansons de Nicola. C'est seulement un de ses amis, avec lequel il dialogue souvent, même en concert. Leurs échanges accompagnent sa musique, de sa composition à son partage avec le public. Car Nicola ne chante pas seulement, il parle, il s'adresse à la salle et éventuellement à ceux qu'il y connaît. C'est un conteur tout autant qu'un chanteur, tu

verras ! Il vient de la musique classique. Il a abandonné sa carrière de pianiste d'un coup, par conviction : il ne supportait plus l'élitisme du public. Pour lui, l'énergie de la musique est destinée à tous. Il s'est tourné vers la chanson populaire parce qu'elle ne prétend pas au sublime et garde un contact avec le quotidien. Avec des idées pareilles, tu ne peux pas refuser de l'entendre !

J'avais du mal à échapper à mes préoccupations du moment. Je préparais une émission consacrée à la nouvelle traduction d'*Ulysse*, une traduction collective. Ce mode de travail m'interrogeait : pourquoi, dans notre époque si individualiste, recréer une communauté pour affronter un texte écrit dans la solitude et à l'écart de toutes les conventions, y compris littéraires ? Comme si dans notre monde éclaté dans le personnel, les individus devenaient impuissants à se retrouver seuls face à une œuvre fondatrice. Je construisais mon émission autour de l'expérience des acteurs du projet. Je les questionnais sur leurs motivations, leurs réactions par rapport au texte, leur relation à ce livre mythique mais parfois hermétique et je cherchais à comprendre ce qu'*Ulysse* avait à dire au monde d'aujourd'hui.

Je m'acharnais à expliquer mon projet à mon voisin de table dans le restaurant où Ghislaine m'avait entraînée après le concert :

– Tu ne vas pas me laisser tomber maintenant ! Ils vont se vexer, croire que tu n'as pas aimé le spectacle. Tu ne peux pas leur faire ça !

J'avais accepté, même si j'étais sans illusions sur ce que mon opinion représentait. J'avais été emportée par ce qui s'était passé sur scène : la musique à l'ambiance folk et aux soudains accents rock, la présence de ces hommes unis par une vraie complicité, la voix de Nicola Bassano, son dialogue avec la salle, les textes poétiques et engagés qu'il replaçait dans leur contexte avant de les chanter. C'était une autre façon de mettre en œuvre le pouvoir de la musique en créant une atmosphère chaleureuse, profondément humaine. Ghislaine avait eu raison d'insister.

Mais au fil du dîner, mon obsession avait repris le dessus : *Ulysse*, mais aussi Trieste, où Joyce avait en partie écrit le texte, étranger au milieu d'une communauté composite, vivant aux portes de l'Empire austro-hongrois mais aussi aux avants-postes de l'Italie et de l'irrédentisme. Joyce arpentait cette ville sur ses jambes d'échassier qui le faisaient paraître en perpétuel déséquilibre. Sa silhouette dégingandée passait des belles villas bourgeoises où il donnait des cours d'anglais, aux cafés de la ville, parés de boiseries, de tissus ou de miroirs. Il s'y penchait sur des pages de manuscrits, les siens ou ceux de son ami, le marchand Ettore Schmitz, qui était aussi l'écrivain Italo Svevo. Il approchait les feuilles de ses yeux cerclés de lunettes de métal, près, très près des mots, comme pour les aspirer. Il errait parfois dans les mauvais quartiers en bordure des quais, près du marché aux poissons, ivre de toutes les manières, griffonnant des phrases de dialecte, des mots argotiques, des anecdotes sur des morceaux de papier qu'il fourrait dans ses poches avant de retrouver le

domicile conjugal où Nora fulminait, nostalgique de l'Irlande, anxieuse pour les fins de mois et l'avenir de leurs deux enfants.

Le clarinettiste italien placé à mes côtés restait insensible à ma tentative pour accrocher son intérêt par l'évocation de son pays : il regardait un peu désespérément vers l'autre côté de la table où Ghislaine, elle, ne lâchait pas Stefano Boccardi. Elle avait un objectif bien précis : le convaincre d'être l'invité d'honneur du Festival du livre qu'elle organisait dans la petite ville du Sud dont son mari était le député-maire. À la droite de Ghislaine, Nicola Bassano...

C'est à cet instant que j'ai eu le choc. Nicola, lui, m'écoutait ! J'ai d'abord cherché à ne pas y croire. Je n'étais qu'une intellectuelle d'un âge pour le moins certain, dont l'influence se limitait à l'audience d'une émission hebdomadaire diffusée l'après-midi sur France Culture : aucun intérêt pour un musicien qui remplissait une salle parisienne d'un public enthousiaste ! Il me fixait. J'ai alors tenté d'échapper à son insistance en me tournant vers mon voisin. C'était déjà impossible : son regard m'enveloppait comme une caresse, ferme mais douce. Mes yeux piquaient. Ce n'était pas des pleurs d'angoisse ni de détresse qui menaçaient, mais des larmes d'abandon, de celles qui font tellement de bien parce qu'elles lavent, emportent les scories accumulées au fil de situations trop lourdes à porter. J'ai alors entendu sa voix, avec ses ruptures si particulières et son accent évoquant celui de Guido Turatti. Elle traversait la table et les conversations, elle s'adressait à moi, posant une question qui allait directement à l'essentiel, comme s'il avait pu lire en moi.

– Vous avez une drôle de façon de parler de Joyce. Comme si vous l’aviez suivi dans ses promenades. Qui étiez-vous donc à Trieste, au début de l’autre siècle ?

Incapable, déjà, de lui résister, je me sentais obligée de répondre, et pas par une de ces pirouettes avec lesquelles j’avais toujours réussi à éviter l’aveu, écartant la conversation du terrain où je ne pouvais, parfois, m’empêcher de la conduire.

– J’étais un jeune garçon, orphelin de père. Ma mère faisait des ménages et j’étudiais pourtant le piano au conservatoire. Pour gagner de l’argent, je jouais, en duo avec un ami violoniste, dans les riches maisons des industriels et des assureurs. C’est là que j’ai croisé Joyce. Il m’a tout de suite fasciné par sa façon de rester en éveil, surtout quand il paraissait en retrait, et par sa manière d’agiter les syllabes, dans notre dialecte mais aussi en italien et dans cet anglais qu’il enseignait. Les mots roulaient dans sa bouche en se heurtant et se chevauchant, à la frontière du langage et du chaos ! En l’écoutant, j’avais l’impression d’apprendre sur la musique ce qu’aucun professeur ne pouvait m’enseigner, mais je ne discernais pas vraiment ce qui s’inscrivait ainsi en moi. Il habitait rue San Nicolo et il travaillait à l’école Berlitz en face de l’appartement où je vivais avec ma mère. Je l’ai suivi à plusieurs reprises en cachette, même près du port. Heureusement ma mère n’en a rien su ! Un soir, j’ai pu rester plus tard à une de ces soirées musicales que notre duo ouvrait et je l’ai entendu chanter : une mélodie de John Dowland. C’était saisissant. La douleur était là, derrière l’humour et la légèreté. Sa qualité d’interprétation n’avait rien à voir avec la

technique : le volume de sa voix, entre ténor et baryton, restait faible, et la justesse n’était pas toujours parfaite. Mais il entretenait une relation intime avec la musique. Elle s’entend dans ses livres, dans le rythme de ses phrases et l’agencement de ses mots-valises, dans le flot de ses énumérations qu’il ne faut pas chercher à comprendre mais à percevoir, de l’intérieur, comme un univers sonore qui fait sens par lui-même...

Mes paroles résonnaient comme des sentences dans le silence qui s’était fait autour de la table. J’avais parlé comme devant mon micro à France Culture. Dans ce cadre, c’était incongru, une faute de goût, comme d’arriver en habit sur scène, à un concert de rock. Et pourtant Nicola insistait :

– Et vous vous appeliez...

– Guido Turatti...

– La fille de Guido Turatti...

Le suspens de sa phrase en disait long sur ce que ce nom représentait : un pianiste dont les fougueuses interprétations de Brahms avaient défrayé la chronique dans les années 30 ; un homme dont on évoquait avec respect la décision de suspendre toute apparition publique pendant la guerre. Ce qui me troublait, c’était ce lien qu’il établissait entre Guido Turatti et moi. À aucun moment, je n’avais parlé de mon père. Que savait-il ? Comment le savait-il ? Il a immédiatement détourné la conversation vers des considérations plus matérielles, s’adressant en italien à son tourneur :

– À propos de Trieste, quand est-ce qu’on joue là-bas ? On a reçu une demande de Paolo, non ? Pour un concert dans une